

AVANT-PROPOS

Lors de sa première intervention sur Europe 1, peu de temps après avoir été nommé Premier ministre, François Fillon affirme : « Je pense qu'on va faire avec Nicolas Sarkozy une équipe comme on n'en n'aura jamais vue. »

De fait, on n'avait jamais vu ça. Ils ont joué un *remake* de *Nous nous sommes tant aimés*. En l'occurrence, c'était plutôt « Nous nous sommes tant haïs ». Durant cinq ans, la France entière a assisté à leurs dissensions, leurs disputes, leurs empoignades, leurs coups de gueule, leurs petites phrases vachardes, leurs réconciliations. Une très, très longue scène de ménage en public. Devant une salle pleine de spectateurs : soixante-cinq millions de Français. Un véritable feuilleton national, mieux que *Dallas*.

Magazines et journaux en ont fait des unes et des couvertures vendeuses. Avant même le discours de politique générale, *Le Nouvel Observateur* commence très fort avec ce titre : « Un fantôme à Matignon. » « À quoi sert Fillon? », se demande *Libération* dès les premiers jours. Et tous d'y aller de leurs interrogations : « Qui gouverne? Où est le Premier ministre? Le chef du gouvernement a-t-il un rôle à jouer? » Au hasard des kiosques, on lit : « Les premiers ratés » (*Paris Match*, 19 septembre 2007), « Sarkozy-Fillon : la rupture en marche » (*Le Point*, 1^{er} octobre 2007), « Pourquoi ils se détestent : enquête

sur la guerre Sarkozy-Fillon » (*L'Express*, 15 mai 2008), « Le vrai danger pour Sarkozy, c'est Fillon » (*20 Minutes*), « Lune de fiel Sarkozy-Fillon » (*Libération*, 25 mars 2010), « Les relations se tendent entre Fillon et Sarkozy » (*Le Figaro*, 25 mars 2010), « Il envisage de le virer » (*Le Point*, 3 avril 2011), « Ces hommes se haïssent » (*Le Point*), « Bataille au sommet »... Sur Canal Plus, chez Thierry Ardisson, on se permet la dérision: « Le Premier ministre est sur le point d'être mis en examen pour emploi fictif s'il ne fait pas rapidement quelque chose. »

Même Philippe Séguin, amer et désabusé, revenu de toutes ses espérances, déçu de toutes ses ambitions, s'est exclamé dans une conversation avec des journalistes: « Un Premier ministre? Vous avez vu un Premier ministre, vous¹? »

Et, pourtant, ils ne se sont jamais séparés et seront restés ensemble jusqu'au bout. Couple infernal et totalement soudé. À ce jour, définitivement inimaginables l'un sans l'autre. François Fillon aura été le seul Premier ministre de la V^e République à avoir exercé sa très haute responsabilité durant toute la durée d'une présidence. Pourtant, il y en a eu, des remaniements! Combien de ministres n'ont fait que passer dont, sitôt la porte refermée, on ne se rappelle qu'à grande-peine les noms et les visages? Fillon, lui, sera resté à Matignon jusqu'au dernier jour du mandat de Nicolas Sarkozy. Pour les livres d'Histoire, ils seront liés, englobés dans un même jugement favorable ou une même réprobation. Comme Henri IV est indissociable de Sully, Louis XIII de Richelieu et Louis XIV de Colbert... toutes proportions gardées.

D'ailleurs, se sont-ils vraiment haïs? Irrémédiablement et à jamais unis, ils auront partagé les lauriers du

1. Nicolas Domenach, Maurice Szafran, *Off. Ce que Nicolas Sarkozy n'aurait jamais dû nous dire*, Fayard, 2011.

triomphe, les difficultés du labeur quotidien, l'amertume des réformes tronquées ou inachevées, le stress des crises mondiales, l'anxiété des soirs d'élection. Ensemble pour le meilleur et pour le pire. Déception et désamour? Rancune et fureur? Reconnaissance et gratitude? Respect? Estime? Mépris? Affection? Dégoût? Lassitude? Quels sentiments ont-ils nourris l'un pour l'autre? De leur lutte fratricide ou de leur alliance obligée, qu'aura-t-il prévalu?

Duel ou duo? Après la solidarité forcée des campagnes électorales, la compétition plus ou moins féroce et les querelles sanglantes de territoires, ce vieux ménage a choisi de faire la paix. Choisi? Pas vraiment, mais il n'est plus temps d'en découdre. L'élection présidentielle approchant, un impératif s'est imposé : montrer l'unité de la droite face à une gauche toujours soupçonnée de tendances fractionnistes et de combats d'ego, mais qui, cette fois, s'est jurée d'afficher, quoi qu'il arrive, un front lisse et sans faille. La division lui avait coûté trop cher en 2002, puis en 2007 ; elle semble décidée à ne pas répéter les mêmes erreurs.

Il leur faut ensemble assumer leur bilan, revendiquer leurs succès et, si possible, s'efforcer de neutraliser leurs échecs. Désormais on s'aime, on s'adore même, on le dit, on le fait dire, on le montre. Nicolas et François : un couple paisible, uni par un même idéal, un couple qui regarde ensemble dans la même direction : la réélection de la droite dans quelques mois. Comme des parents qui font taire durant des années leurs mésententes devant les enfants et, vaille que vaille, se portent secours dans la vieillesse, le couple exécutif a mis un mouchoir sur ses mauvaises manières du début et nous montre une harmonie retrouvée. Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ! Dans la dernière ligne droite, il faut se soutenir pour gagner. Il n'est plus temps d'avoir des états d'âme et des humeurs. Il ne faut voir qu'une tête.

Qu'est-ce qui les a séparés, d'ailleurs? Pourquoi ces méchancetés, ces discordes, ces tempêtes? Où étaient les divergences définitives? Sur quelles orientations décisives se fondaient les oppositions? On a eu Dr Jekyll et Mr Hyde en politique. Une même entité, mais deux faces. Version jour: le bon docteur Fillon, bien-aimé des Français, chouchou des sondages, qui, le premier, avait effectué le bon diagnostic sur la crise, la dette, la faillite, qui panse les plaies, soigne les blessures, réduit les fractures. Version nuit: le méchant Mr Sarkozy, président des riches, qui flirte avec la droite dure, augmente son propre salaire, renvoie les étrangers, maltraite la princesse de Clèves, karchérise Roland « Barthesse ». Une forme différente, un fond identique. Ce couple est un Janus, montrant deux visages opposés d'une politique peu ou prou semblable – avec des nuances, certes, mais la même pour l'essentiel. D'autant plus semblable que le programme de Sarkozy en 2007 est l'œuvre de François Fillon. Et que les disputes et les tensions n'ont presque jamais porté sur l'essentiel, sur l'action gouvernementale à proprement parler, mais sur les détails, la communication, l'accessoire. Pas sur la politique elle-même, mais sur la périphérie des choses.

De cette relation compliquée, devenue publique, abondamment étalée et commentée à la une de la presse et dans les dîners en ville, nous avons voulu avoir le fin mot. Nous avons tenté, sinon de sonder les cœurs, du moins d'analyser les esprits et les comportements. Nous avons voulu connaître la vérité sur le couple exécutif et explosif que les Français ont porté au pouvoir et qui les aura gouvernés durant cinq années.

1

L'enfant est le père de l'homme

Facile, trop facile. Expliquer les oppositions de Nicolas Sarkozy et François Fillon par les différences d'origine, de famille, d'éducation est une évidence digne des psychanalystes de café du commerce. Et pourtant ! Quelle que soit la nature profonde de chacun, nous savons bien que l'environnement familial, culturel et social contribue à forger les cœurs et les âmes, selon qu'il révèle ou bride cette nature.

Bien qu'ayant le même âge à quelques mois près, et tous deux issus de la moyenne bourgeoisie, rien ne ressemble moins à l'enfance de l'un que celle de l'autre.

François Fillon, que ses détracteurs qualifient d'« homme de l'Ouest modéré » (et l'on sent qu'il ne s'agit pas d'un compliment), est un provincial aux racines ancrées dans le terroir. D'origine basque par sa mère et vendéenne par son père, il a grandi à Cérans-Foulletourte, paisible bourgade de la Sarthe au nom délicieusement campagnard, un de ces villages où il ne se passe pas grand-chose, sinon jamais rien. Marcel Soulet, son grand-père maternel, dirigeait le garage Peugeot du Mans, avant de rejoindre une entreprise d'installation et de réparation d'ascenseurs. Son grand-père paternel, lui, a monté une société de chauffage central et de sanitaires.

Anne, sa mère, et Michel, son père, se rencontrent dans la troupe de théâtre amateur de la faculté catholique d'Angers – la Catho – où ils sont étudiants, elle en lettres, lui en droit. Ils sont chrétiens, pratiquants, actifs dans de nombreuses associations culturelles et religieuses, généreux de leur temps. Une famille unie, classique, solide, bien française, avec gigot-haricots et gâteau après la messe du dimanche, déjeuners de famille, jardinage le week-end. On respecte son couple, on élève bien ses enfants, on leur inculque des valeurs, on garde ses jardins secrets intimement enfouis. Une éducation stricte, des repas servis à l'heure, des confitures maison, des meubles de famille qui fleurent bon l'encaustique. Peut-être même les patins¹ étaient-ils de rigueur... C'était une époque et un milieu où l'on se « tenait », où l'on épargnait à son entourage le spectacle de ses humeurs, où l'on se devait de faire bonne figure quoi qu'il arrive, de faire front devant l'adversité, d'assumer, avec la même apparente équanimité d'âme, petites contrariétés et grandes souffrances. Ni démonstrations exagérées ni épanchements indécents. L'affection régnait, pudique et retenue. « Le moi est haïssable », disait Pascal ; il était surtout incongru.

Le modèle familial est traditionnel : un père plutôt sévère et rigoureux (surtout avec l'aîné), incarnation de la loi, et une maman tendre, gaie et affectueuse.

Michel Fillon devient notaire. Pas poète, notaire. Les débuts ne sont pas aisés, mais il ouvre en 1972 une étude près du Mans avec un associé et réussit à force de labeur. La montée des prix de l'immobilier donne un sérieux coup de pouce à la profession. Il devient successivement président de la chambre des notaires de la

1. Définition du *Robert* à l'intention des moins de quatre-vingts ans qui n'auraient pas connu les patins : pièce de tissu sur laquelle on pose le pied pour avancer sans salir le parquet.

Sarthe, président du conseil régional de la cour d'appel à Angers, membre du conseil d'administration du Centre de formation professionnelle des notaires de Rennes, puis président du Centre de formation des notaires du Grand-Ouest. Un notable, en somme. Et qui se plaît aux responsabilités.

Anne Fillon ne termine pas ses études. Elle commence par travailler avec son mari, qu'elle aide à son étude, afin d'économiser le salaire d'une collaboratrice – car les premières années ne sont pas faciles. Il était alors courant, à cette époque qui nous paraît si lointaine, voire exotique, qu'une femme mette sa carrière entre parenthèses et s'efface professionnellement au profit de son époux.

Quatre enfants naissent : François en 1954, Pierre en 1958, Arnaud en 1963 et Dominique, le petit dernier, en 1968. À quarante ans, les petits à peu près débrouillés, son mari bien installé, Anne peut enfin réaliser son rêve et reprendre le chemin de l'université pour achever des études interrompues prématurément. Elle passe sa licence d'histoire, sa maîtrise et, en 1982, son doctorat. Maître de conférences en 1983, elle devient en 1990 professeur des universités. Elle a alors cinquante-neuf ans, l'âge où les autres songent à leur retraite.

On est gaulliste chez les Fillon, tout naturellement gaulliste. Et les conversations tournent volontiers autour de la politique. Le père est très nettement conservateur, la mère gaulliste sociale. En 1968, tous deux adhèrent à l'UDR. Ils détestent le désordre et l'anarchie. Les discussions sont vives à la table familiale, parfois conflictuelles. Rien de bien grave. François, adolescent, et son père ont des divergences. Quoi de plus naturel ? La mère soutient en général son fils : là encore, on est dans la norme.

La fratrie est soudée, fusionnelle même. François et Pierre ne se quittent pas, partagent tout, jeux, confidences, tartines et chamailleries. Une grande complicité

les unit. Pierre admire éperdument ce frère aîné si actif, responsable et dynamique, qui multiplie les activités sportives où il brille et entraîne ses frères et ses amis. François devient scout à dix-sept ans et assume la responsabilité d'une trentaine de jeunes de treize et quatorze ans. Il fait du bateau, organise des randonnées en montagne, se frotte à l'alpinisme qu'il pratique à un très haut niveau. On connaît sa passion pour l'automobile, en particulier la Formule 1 : héritage de son grand-père sans doute. Ce dernier avait participé à la fondation de l'Automobile Club de l'Ouest en 1906 et assisté à la première édition des 24 heures du Mans en 1923 – sans y participer, hélas, son épouse ayant mis expressément son veto. Soixante kilomètres par heure, quelle folie, rendez-vous compte!

Vitesse et danger ne font pas peur à l'adolescent, bien au contraire. Toutes ses expéditions sont minutieusement préparées et organisées. François Fillon, quoique fort jeune, est prudent, très prudent, le contraire d'un excité ou d'un tête en l'air. Extraordinairement calme, d'une placidité et d'un sang-froid qui impressionnent les adultes qui l'entourent, il aime maîtriser tout jusqu'aux moindres détails, à commencer par lui-même. Fini l'époque où son père envoyait l'insolent se calmer dans sa chambre. Il a appris à se dominer. Il flirte volontiers avec le danger, mais un danger calculé et canalisé. Pas question de se laisser surprendre ni déborder. C'est qu'en montagne, comme en mer, il n'y a pas de place pour l'imprévu, synonyme de risques inutiles. Le risque le fascine pourtant, semble-t-il. Ne le frôle-t-il pas toujours en ne se frottant qu'aux sports dangereux?

*

À quelques centaines de kilomètres et des années-lumière de cette jeunesse bien française, provinciale et

sans histoire, se déroule une enfance bien différente, baignée par l'exil, certes protégée, mais dans une famille disloquée. Malgré son patronyme aristocratique, Pal Nagy Bocsa y Sarkozy avait des ancêtres paysans. C'est pour les remercier de s'être bien battus contre les Turcs au XVI^e siècle qu'ils avaient reçu de l'empereur du Saint-Empire romain germanique le droit de faire précéder leur nom de celui de leur village et de porter des armoiries. Ils possédaient, affirme Pal Sarkozy, des terres et un petit manoir à une centaine de kilomètres de Budapest, au cœur des vastes plaines magyares.

L'irruption de l'Armée rouge, en 1944, pousse la famille à émigrer en Autriche. Le jeune Pal se cache sous un camion, projette d'émigrer aux États-Unis, mais une rencontre avec des militaires le fait changer d'avis : il s'engage dans la Légion étrangère où il passe trois ans, avant d'arriver à Paris, seul et sans le sou, en 1948. Aventurier dans l'âme, n'ayant rien à perdre, mondain et portant beau, il se lance dans la publicité, un secteur alors en pleine expansion. Pourquoi pas ? Lors d'une soirée, il rencontre une jolie étudiante en droit, Andrée Mallah. Ils tombent amoureux. Elle est la fille d'un médecin grec, originaire de Salonique. Arrivé en France en 1914, il avait épousé une jeune infirmière savoyarde déjà veuve, dont le mari était mort dans les premiers jours de la guerre. Il s'était converti au catholicisme, plaçant sous le boisseau le judaïsme de ses origines, puis s'était installé avec sa femme et ses deux filles dans un petit hôtel particulier, rue Fortuny, à deux pas du parc Monceau. Le cabinet médical était au rez-de-chaussée.

Pal et Andrée se marient en 1950 et s'installent rue Fortuny. Andrée abandonne ses études pour se consacrer à son ménage et à ses trois enfants – ce qui n'était pas inhabituel en ce temps-là. Guillaume naît en 1951, Nicolas en 1955 et François en 1957. Tout pour être heureux, si ce n'est que Pal Sarkozy se révèle aussi

piètre mari que père inconsistant. Le séduisant jeune homme est volage, infidèle, coureur de jupons. Après des années de querelles, il disparaît carrément, abandonnant sans l'ombre d'un remords femme et enfants. Nicolas a cinq ans. Se remet-on jamais de l'absence d'un père, quand elle est de son fait? Comment aborde-t-on la vie quand il manque l'essentiel, ce qui fait le lit douillet des enfances heureuses et insouciantes : des parents unis et aimants?

Andrée, courageuse, ne se lamente pas longtemps, assume, retrousse ses manches et reprend ses études de droit. Elle passe son diplôme d'avocat pour élever ses enfants. Car le père indigne ne s'en occupera jamais, ne s'acquittera même pas des pensions alimentaires des garçons. Émigré aux États-Unis, un vieux rêve de jeunesse, il se remariera trois fois et ne réapparaîtra que pour l'investiture présidentielle d'un fils mal-aimé, rarement vu, jamais soutenu!

Nicolas Sarkozy n'a pas apprécié son enfance. Il l'a beaucoup dit. Il s'est senti humilié, malheureux. Mère et frères tiennent à corriger cette image : « Ce n'était pas Zola, nous ne manquions de rien¹. » Sans doute. Après le décès du grand-père chéri, qui s'était beaucoup impliqué dans l'éducation des trois petits-fils vivant sous son toit, Andrée déménage à Neuilly. Pas de quoi faire pleurer Margot. Mais le divorce, dans la France bourgeoise et catholique des années 1960, est vécu comme une honte, une tare indélébile. « C'est un enfant de divorcés », disait-on alors d'un air entendu, la mine apitoyée. À l'école, Nicolas se sent rejeté, montré du doigt, ou au contraire invité par compassion. Placé, a-t-il dit, au bout de la table lors des goûters d'enfants et des fêtes d'école. Pauvre chez les riches, quoi de pire?

1. Guillaume Sarkozy, cité par Nicolas Domenach, « L'enfance des chefs », *Marianne*2.fr, 6 octobre 2006.

Avec son nom à consonance étrangère, sa petite taille dont on se moque volontiers dans les cours de récréation, l'enfant d'immigré hongrois, ce père méprisé et honni, dont on ne parle qu'en baissant la voix, n'a pas une image flatteuse de lui-même et peine à trouver un équilibre. Il n'a pas de maison de campagne, pas de portraits d'ancêtres dans le salon, comme ses petits camarades. Il ne brille pas non plus par ses succès scolaires. Comment exister? « J'étais malheureux et ma mère ne voyait rien¹. » Peut-être ne voulait-elle rien voir: aucune mère ne veut savoir son enfant frustré.

Ses rapports avec ses frères sont sans douceur. L'aîné, Guillaume, plus grand et plus fort, ne le ménage guère. Il joue au père. Les querelles sont fréquentes et âpres. Le benjamin, François, jouit du statut privilégié de petit dernier. Pas facile d'être le deuxième, celui du milieu, coincé entre un aîné déjà respecté comme un grand et un « bébé », objet de toutes les indulgences. On l'appelait « Nico la colère ». Il fallait bien s'affirmer.

Sa maman, qu'il aime et admire tant, est souvent absente, bien trop à son goût de petit garçon avide de tendresse et d'attention. Elle travaille sans arrêt, se lève à l'aube et rentre tard, épuisée, pour trouver Nicolas endormi dans le lit maternel, dans l'attente déçue du câlin du soir. Elle se souvient l'avoir plus d'une fois porté, tout alourdi de sommeil, dans sa chambre.

On n'est pas dans le drame social, mais dans un resenti d'insatisfaction et de rancune, un désir de s'affirmer contre ceux qui le traitent de haut, de revanche contre un destin injuste qui malmène les enfants innocents et les mamans solitaires. Il n'aime pas cette bourgeoisie de Neuilly imbue d'elle-même, rancie dans ses traditions, confite dans ses certitudes, racornie et rétrécie, qui ne se remet pas en question. « Ce n'était pas gai! a-t-il confié à

1. Nicolas Domenach, Maurice Szafran, *op. cit.*

des journalistes. Je suis bien plus heureux aujourd'hui¹. » Il cite souvent cette phrase de Barrès, qu'il reprend à son compte : « Jeune, infiniment sensible et parfois peut-être humilié, vous êtes prêt pour l'ambition². » Plus tard, n'aimant pas les héritiers et les rentiers, il n'aura d'estime que pour ceux qui ont acquis leur fortune et leur statut par eux-mêmes, les capitaines d'industrie, les entrepreneurs, les self-made men. Il violera volontiers tous les codes de la droite classique, ne se reconnaissant jamais dans sa frilosité.

En 1974, il découvre que sa mère est d'origine juive et fait un voyage à Salonique, afin de retrouver des racines qui lui avaient échappé – et, accessoirement, de récupérer un petit héritage pour sa maman. Il apprend à cette occasion que son grand-oncle, Asher Mallah, avocat à Salonique, avait négocié et obtenu de la Sublime Porte, lors d'un séjour à Constantinople, en 1912, l'autorisation pour les juifs de créer une nouvelle université dédiée aux sciences, dans une bourgade de Galilée appelée Haïfa. Cette université, de réputation mondiale, s'appelle aujourd'hui Technion.

Toute sa vie, il n'aura de cesse de tuer le père. Pour tout au moins de se prouver, et sans doute prouver aux autres, qu'il n'a pas eu besoin du sien pour réussir, et réussir au-delà de toute espérance.

1. *Ibid.*

2. Maurice Barrès, *Sous l'œil des barbares*, 1888.

2

Les débuts dans la vie

Comment entre-t-on en politique? Comment franchit-on le pas entre sympathie et engagement? Et comment passe-t-on du militantisme aux responsabilités? C'est l'occasion qui fait le larron, une rencontre déterminante, une opportunité que l'on a su saisir, une volonté surtout. Et qui fait plus qu'un métier, une passion.

Nicolas Sarkozy a bénéficié, si l'on ose dire, d'un grand-père passionnément gaulliste qui, durant leurs longues promenades dans Paris, berçait le petit garçon de récits glorieux sur le sauveur de la France. Ce grand-père, un père de substitution, l'a formé et influencé. Étudiant en droit à Nanterre, alors bastion du gauchisme des années 1970, Nicolas veut combattre les communistes. Rien d'étonnant: c'est bien à cause d'eux que l'Histoire l'a privé d'une vie plus opulente.

En 1974, c'est l'élection présidentielle. Le débat politique fait rage entre les gaullistes et les « rouges », symboles de barbarie et de goulag, qu'on caricature encore, dans la bourgeoisie, un couteau entre les dents. Nicolas Sarkozy s'inscrit à la section UDR de Neuilly. Comme tout jeune militant, il distribue des tracts et colle des affiches. Il s'y fait des amis, jeunes et ardents. Ils deviennent sa famille et refont le monde, durant des nuits entières: Roger Karoutchi, Brice Hortefeux, Patrick Balkany. Quarante ans après, ils sont toujours là, amis fidèles et dévoués.

Dominique Bussereau, ancien ministre, député de Charente-Maritime, alors jeune giscardien, a conservé le souvenir attendri d'un déjeuner chez Livio, en 1975. Dans ce restaurant italien chic et branché de la rue de Longchamp, à Neuilly, il avait tenté de persuader le jeune homme de le rejoindre dans les clubs Perspectives et Réalités, émanation du giscardisme. Mais Nicolas avait préféré Chirac à Giscard. « Je pense que sa filiation gaulliste y était pour beaucoup et aussi que son tempérament fougueux et spontané le poussait à se sentir plus proche de Chirac. J'ai toujours déploré son refus¹. »

Il a de l'énergie à revendre, s'investit à fond, se montre totalement disponible jour et nuit, ne renâclant devant aucune corvée. Présent à toutes les réunions, il se révèle remarquable organisateur et excellent débatteur. Il ne laisse jamais rien au hasard, soigne la moindre « discussion » et répète inlassablement devant un magnétoscope ses plus infimes prises de parole dans les petites réunions de jeunes militants au tabac du coin. Le genre de rendez-vous sans enjeu ni importance, où l'on ne prépare que l'ordre du jour et où l'on arrive les mains dans les poches. « Des années plus tard, il préparera avec le même soin toutes ses interventions, même celles qu'il fait dans les assemblées de copropriétaires, précise son très proche ami Thierry Saussez, longtemps chargé de sa communication, devenu par la suite directeur du Service d'information du gouvernement (SIG). Il n'arrive jamais sans avoir réfléchi et minutieusement construit la moindre de ses prises de parole. Je n'ai jamais vu un tel bossueur. Il ne laisse rien au hasard². »

Il se fait remarquer, devient responsable départemental des jeunes UDR. Charles Pasqua, un des barons du parti gaulliste, propose à l'étudiant de prendre la parole

1. Entretien avec l'auteur, 24 mai 2011.

2. Entretien avec l'auteur, 17 juin 2011.

aux Assises nationales du parti, à Nice, en juin 1975, en vedette américaine. Il faut bien, n'est-ce pas, faire monter de temps en temps des jeunes sur le podium pour chauffer la salle avant l'arrivée des vedettes. Celui-là est doué et mérite d'être poussé.

Jacques Chirac, secrétaire général du mouvement et Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing, découvre le jeune homme et le briefe dans les coulisses : il a cinq minutes pour s'exprimer devant six mille militants. À vingt ans, c'est une chance unique, inespérée, à ne surtout pas laisser passer. Et il la saisit, cette chance, gardant le micro... quarante-cinq minutes ! Applaudi au-delà de toute espérance, ce gamin exceptionnel est un orateur né. Il empoigne la salle à bras-le-corps, passionnément, comme tout ce qu'il fait, et fait vibrer la foule debout, enthousiaste, transportée, exaltée, applaudissant à tout rompre.

Les responsables du congrès n'en reviennent pas. Achille Peretti, maire de Neuilly, est séduit par son incroyable bagout, son talent, et lui offre une place sur sa liste aux prochaines élections municipales, en mars 1977 ; la dernière, mais le jeune Sarkozy a conscience de faire bien des envieux. Il aura vingt-deux ans, c'est son premier mandat. Ce premier cadeau politique sera le dernier de sa carrière. On ne lui donnera plus jamais rien, il devra se battre sans cesse pour chaque place, chaque responsabilité, chaque investiture, chaque mandat.

Thierry Saussez se souvient : « La fille d'Achille Peretti m'avait demandé de moderniser et de renouveler la communication de son père en vue de sa réélection. Tous les vendredis de 18 à 20 heures, je venais le voir afin d'élaborer une stratégie avec lui. Quand je sortais, il y avait toujours un très jeune homme dans l'antichambre qui m'attendait pour échanger, disait-il, et savoir ce qui se passait. C'était Nicolas Sarkozy, le conseiller municipal débutant. On allait prendre un verre au bistrot

du coin, on bavardait. Il était avide d'apprendre, de découvrir, il s'imprégnait de tout, on aurait dit une éponge, c'était impressionnant. Il collectait les plus infimes informations. Tout lui était utile, tout le nourrissait. Après qu'il a été élu maire, nous avons arpenté tout Neuilly ensemble, toutes les rues, toutes les avenues, sans faire l'impasse sur la moindre ruelle. Il ne laissait rien dans l'ombre. Et, le dimanche soir, on dévorait des pizzas dans l'appartement de l'île de la Jatte. C'était son siège de campagne et c'est là qu'il a préparé toutes ses élections pendant des années. Brice Hortefeux et moi, nous sommes les plus anciens sarkozystes historiques, les plus anciens dans son dispositif de campagne¹. »

Dans la geste sarkozyenne, la prise de Neuilly fait figure d'acte fondateur. C'est sa prise du pont d'Arcole, sa bataille d'Austerlitz. Le jeune conseiller municipal est passé de la trente-septième place à la septième lors des élections de 1983. Coup de chance – si l'on ose dire –, Achille Peretti, à peine réélu, meurt brutalement. Le fauteuil de premier magistrat revient tout naturellement à Charles Pasqua, un poids lourd dans le département. Autre coup de pouce du destin, celui-ci est immobilisé quelques jours à l'hôpital pour une intervention bénigne – une hernie. Il charge son protégé de faire campagne à sa place et en son nom. Ce ne devrait être qu'une formalité : à peine remis sur pied, Pasqua sera maire de Neuilly, grâce à l'entregent du véhément jeune homme qui lui doit, d'ailleurs, sa première entrée en politique.

Nicolas fait en effet une campagne de terrain, forçant toutes les portes au nom de Charles Pasqua, une référence. Il ne ménage pas sa peine, faisant le siège des quarante-neuf conseillers municipaux, sans en omettre aucun. Mais cette Blitzkrieg, il la mène pour

1. Entretien avec l'auteur, 17 juin 2011.

son propre compte. Et les élus, bluffés par son énergie, époustouflés par son pouvoir de conviction, ahuris par son culot, donnent leur voix à ce débutant de vingt-huit ans qui devient le plus jeune maire d'une ville de plus de cinquante mille habitants. Une ville gagnée de haute lutte, sans trop regarder aux moyens.

Pasqua s'étouffe de rage, maudissant la dorsalgie malencontreuse qui l'a cloué au lit et songeant au dicton : « Les absents ont toujours tort. » Jacques Chirac, alerté, avait envoyé un de ses hommes à Neuilly, afin de voir ce qui s'y tramait et faire pression sur le jeune audacieux pour qu'il se calme et rentre dans le rang. Bernard Pons, longtemps député et maire du XVII^e arrondissement de Paris, était revenu sans illusion : trop tard, le jeunot avait pris la forteresse sans coup férir.

On lui a reproché par la suite sa « traîtrise ». Mais pour Thierry Saussez, premier témoin du coup de force, « il a très honnêtement fait campagne pour Charles Pasqua au début, puis il s'est aperçu qu'il y avait dans la bonne société de Neuilly un véritable rejet de l'homme du Sac [Service d'action civique], encore redouté à l'époque, sulfureux et parachuté, ancien directeur commercial de Ricard, Méridional hâbleur. Alors, il s'est décidé à récupérer ces votes pour lui-même, gamin originaire de Neuilly, plus légitime que quiconque à diriger la commune où il vivait et où il avait grandi, fréquenté les établissements scolaires, joué aux billes et au foot et dont il connaissait chaque pavé et beaucoup d'habitants¹ ».

Le nouveau maire de Neuilly sera conseiller général deux ans plus tard, puis conseiller régional dans la foulée. À trente ans, sa carrière est lancée, rien ne l'arrêtera plus.

*

1. Entretien avec l'auteur, 17 juin 2011.